

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Deux vétérans **Desrosiers et Giroux**

Gilles Marcotte

Volume 1, numéro 3, mai-juin 1959

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/59641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcotte, G. (1959). Compte rendu de [Deux vétérans : Desrosiers et Giroux]. *Liberté*, 1(3), 181–186.

C h r o n i q u e s



Deux vétérans : Desrosiers et Giroux

Léo-Paul Desrosiers a un droit particulier à notre respect : ce roman-ci, *Les Angoisses et les tourments*,¹ est le treizième livre qu'il publie. Qui dit mieux ? Je le demande sans ironie. Dans un milieu où les créateurs perdent volontiers le goût d'écrire après un ou deux timides essais, la quantité devient une valeur en soi. Elle témoigne, en tout cas, d'un certain courage, et il n'est pas sûr que l'ingrédient qui fait défaut à nos lettres ne soit pas d'ordre moral, bien plutôt que technique. Assurément, tous les romans de M. Desrosiers ne sont pas d'une lecture excitante. Ma préférence va aux *Engagés du Grand Portage*, dont j'ose prédire qu'on continuera de le lire avec intérêt, quand les livres d'Anne-Marie ou de Bertrand Vac — pour ne citer que deux noms — auront été de longtemps oubliés. Léo-Paul Desrosiers est le seul de nos romanciers qui ait réussi à faire oeuvre vivante en s'inspirant de l'histoire, et l'on peut regretter qu'il n'ait pas persévéré dans cette voie : c'était robuste, bien enlevé, solidement documenté, d'excellente littérature populaire. *Les Engagés du Grand Portage* demeure aussi, à mon sens, l'oeuvre la plus *naturelle*, la plus directement sentie et écrite, de Desrosiers. Hélas, au Canada français, la distance n'est pas grande entre l'histoire et l'Histoire, entre l'amour du passé et le désir de prêcher, et le romancier des *Engagés* devient aussitôt celui des *Opiniâtres*. Dans deux romans, l'un historique (*Les Opiniâtres*), l'autre pas (*Sources*), Desrosiers se fait l'apôtre du nationalisme terrien, ou de ce que le Doktor Brunet a appelé, avec plus ou moins d'élégance, l'agriculturisme. C'est l'ornière bien connue du roman à thèse, et l'on a cru longtemps (certains le croient encore) que Desrosiers s'y était définitivement enlisé. Mais considérez son oeuvre d'un peu plus près : elle révèle une assez étonnante diversité. Il y a, d'une part, le romancier qui s'abandonne au simple désir de raconter, l'auteur des *Engagés du Grand Portage* et de *L'Ampoule d'or*, ce chant d'amour à la Gas-

¹ Fides, Montréal.

pésie. Et, d'autre part, le romancier *volontaire*, à l'écoute des préoccupations du moment, qui s'impose de les refléter ou de leur trouver solution. *Les Opiniâtres* et *Sources* paraissent au début de la dernière guerre, c'est-à-dire au moment où le sentiment nationaliste, au Canada français, s'exprime avec une force particulière — voire de façon violente, dans *La Chesnaie* de Desmarchais par exemple. Quant aux deux derniers romans de Desrosiers, *Vous qui passez* et *Les Angoisses et les tourments*, qui d'ailleurs se font suite, ils appartiennent à ce qu'on a convenu d'appeler le roman psychologique, ou d'analyse, et ils marquent évidemment une volonté de présence aux dominantes actuelles de la sensibilité et de la littérature canadiennes-françaises. Ces livres veulent *correspondre* — et peut-être répondre — à ceux de Langevin, d'Elie et de quelques autres.

Léo-Paul Desrosiers était-il armé pour un tel renouvellement? L'analyse psychologique, surtout dans les passions de l'amour, n'a jamais été son fort. Dans *Les Opiniâtres*, il osait à peine avouer qu'un amour atteignait "un fort degré d'intensité", et dans *L'Ampoule d'or*, les passions les plus violentes étaient réservées au paysage, non aux amants. Desrosiers n'est pas homme à pêcher en eau trouble. Il ne s'aventure du côté de l'amour que bardé des plus rigides principes, et il a des ruses d'Indien pour ne pas se laisser prendre au jeu. L'enfance, on peut s'y abandonner; c'est l'innocence officielle, garantie par une sorte de gratuité, la possibilité de la reprise. Aussi bien Desrosiers consacre-t-il quelques-unes des pages les plus délicates, les plus émouvantes de son oeuvre, à l'enfance de Romain Heurfiles, dans *Vous qui passez*. Mais voici le même personnage, au début de *Les Angoisses et les tourments*, devenu adulte, face aux choix essentiels de l'existence. Il est ingénieur, à l'emploi d'une grande compagnie; marié, assez mal; vaguement malheureux, ou plutôt insatisfait, ou plutôt mal à l'aise, sans qu'on sache au juste pourquoi. Les données sont intéressantes. Le romancier des *Engagés du Grand Portage* s'est donné un défi de première grandeur. Que va-t-il se passer?

Il se passe, à vrai dire, des choses assez curieuses. Voulant écrire un roman psychologique moderne, Desrosiers se plie aux lois du genre: il y aura un *triangle* — puisque le roman moderne ne se peut concevoir sans *triangle*. Romain Heurfiles, donc, qui est malheureux en ménage, rencontre un jour la grande passion de son adolescence, une certaine Angéline Bazire. Elle est belle, splendidement vêtue, et pour cause: elle dirige un salon de haute couture. On se donne rendez-vous, on s'avoue que l'amour a résisté aux événements, on s'étreint un peu... Mais au moment où l'adultère va montrer sa face hideuse, tout s'éclaire. Non, Angéline Bazire n'est pas une "femme facile". C'est un ange (nous aurions dû le deviner à son prénom). Elle lit les meilleurs auteurs spirituels,

et elle a même voulu entrer en religion. Si elle accepte les rendez-vous de Romain, si elle lui accorde des baisers — oh! si légers, si réticents! — c'est que celui-ci a besoin d'un soutien moral. Et tant pis si, pendant ce temps, l'épouse légitime se morfond à la maison. Les lecteurs qui n'ont vu en Angéline Bazire qu'une perverse ou une sotte ne comprennent évidemment rien aux choses de la vie spirituelle. Il faut admettre que M. Desrosiers a plus d'un tour dans son sac, et qu'il sait concilier d'étonnante façon les exigences du roman moderne et celles de la morale.

Le personnage de Romain Heurfils est lui-même assez déconcertant. Ce "héros au sourire si doux" qui, *bien que lancé dans une brillante carrière administrative*, garde certaines inquiétudes spirituelles, et n'ouvre la bouche que pour proférer des paroles d'une sagesse péremptoire, comment mène-t-il sa vie conjugale et familiale? Il condescend parfois à parler à son épouse — pour la gronder doucement. Il est vrai que Nicole est une *névrosée*. Névrosée, ça dit tout. Il nous arrive de croire, en lisant le roman, qu'elle est tout simplement désespérée de vivre aux côtés d'un être aussi froid, aussi profondément convaincu de sa propre sagesse. Nous nous sommes même pris de sympathie pour elle, dans deux ou trois paragraphes. Mais non, il y avait maldonne. Nicole est une *névrosée*. Aime-t-on une *névrosée*? On tâche seulement de la calmer, quand elle s'énerve. Et les enfants, de grâce, n'en parlez pas!... Nous avons appris qu'ils existaient, au détour d'une page. Mais M. Heurfils, qui aime la tranquillité et les raisonnements justes, s'abaisse rarement à leur adresser la parole. Il les gronde, parfois, avec douceur. N'oubliez pas que M. Heurfils est très pris par l'amour d'Angéline et le souci de sa belle âme — ce qui revient évidemment au même.

On voit que la psychologie de M. Desrosiers ne manque pas de subtilité. Si je cédaï à mon sentiment, je dirais tout net qu'elle me semble irrecevable, et que Romain Heurfils est, en réalité, l'un des personnages de roman les plus odieux qu'il m'ait été donné de rencontrer. Il n'est supportable qu'à son bureau; et il faut avouer que M. Desrosiers a réussi là une peinture de milieu industriel qui, pour ne pas être détaillée, n'en atteint pas moins à une assez forte vraisemblance. Mais M. Heurfils qui juge sa femme et ses enfants du haut de son infailibilité, M. Heurfils qui se désole d'ignorer "à quel point précis se logeait la culpabilité de celui-ci"; M. Heurfils qui pourfend le petit existentialiste (créé de toutes pièces par l'auteur) avec des arguments de pacotille qu'il croit le dernier mot de la sagesse; M. Heurfils qui se rebiffe devant la "vulgarité" d'un ancien ami devenu organisateur syndical; ce M. Heurfils est un très affligeant personnage, et l'on serait tenté de donner raison à tous ceux qui, dans le roman, lui créent des embêtements. Mais,

à la vérité, personne n'est aussi cruel pour lui que lui-même, et il importe assez peu que le romancier lui donne des bourreaux.

On aura compris, j'imagine, que je n'aime guère *Les Angoisses et les tourments*. M. Desrosiers a décidément mieux à faire que de créer des Romain Heurfilms. Est-il permis d'espérer qu'il reviendra bientôt à la veine des *Engagés du Grand Portage* et de *L'Am-poule d'or*?

* * *

On avait toujours soupçonné qu'André Giroux était un conteur davantage qu'un romancier. Son imagination court vite à la conclusion, et il lui fallait déployer beaucoup d'astuce dans *Au-delà des visages* et beaucoup d'efforts dans *Le Gouffre a toujours soif*, pour donner à son argument les dimensions d'un roman. Voici qu'enfin il publie un volume de nouvelles, *Malgré tout, la joie*,² et on l'y sent beaucoup plus à l'aise, beaucoup plus dégagé, que dans ses ouvrages précédents. Mais que le titre ne vous induise pas en erreur sur la teneur de ce nouveau livre. De "joie", il n'y a que trois pages, les dernières, et elles ne comptent pas parmi les plus convaincantes. Ce qui domine, c'est le "tout": les tricheries, les malchances, les malheurs, les déconvenues, les embêtements, les déceptions, enfin tout ce à quoi l'on pense quand on jure contre (pardon!) "cette chienne de vie". On dira que *Malgré tout, la joie* est un livre pessimiste, et l'on aura raison. Sous la plume d'André Giroux, toutes les situations tournent au noir. Une femme, par exemple, converse gentiment avec son amant, au téléphone. Puis c'est le silence, à l'autre bout; on croit d'abord que la ligne est en mauvais état, mais c'est l'amant qui est mort, comme ça, sans avertir. Et Madame, le coeur serré, va rejoindre son mari qui l'attend au lit (*Pas de trois*). Les femmes ne sont pas moins infidèles à leurs amants qu'à leurs maris: témoin cette Louise (*La Robe de linon bleu*) qui donne à sa bonne la robe qu'elle avait promis de garder toujours en souvenir de lui. Non, décidément, la vie n'est pas gaie. La mort non plus, d'ailleurs. Voyez (*Dernières Volontés*) cet homme qui agonise dans la rue. Il appelle sa femme. Celle qui arrive est sa maîtresse. Et, conclut l'auteur: "L'épouse légitime, que Raymond Puchet abandonna il y a trois ans, ne saura jamais que son mari est mort en l'appelant." Pas de chance. Mais c'est bien pis quand la mort du mari révèle à la légitime des choses qu'elle n'aurait jamais dû savoir. S'appeler Madeleine, et découvrir dans les poches du mari décédé et pieusement pleuré un cadeau destiné "à Geneviève, mon amour", avouez que ça n'est pas très amusant (*Le Dernier Cadeau*). Parfois — mais c'est rare — toute une existence se déroule sans infidélités conjugales. La femme est

² Institut littéraire du Québec. Québec.

contente, forcément. Jusqu'au jour où son mari, sur son lit de mort, lui déclare: "Ennuyés... Rolande... ennuyés à mourir... ensemble..." (*La Belle Vie*). Pourtant, j'en connais un à qui la vie conjugale aurait apporté le bonheur. Lisez la belle lettre de *Demande en mariage* qu'il envoie à "sa chère Luce". Malheureusement: "On le trouva mort, affalé sur sa table de travail, la main crispée sur son stylo. C'était le soixantième anniversaire de sa naissance." A vrai dire, mieux vaut une bonne rupture, avant que les choses n'aillent trop loin. Croyez-en ce monsieur très passionné dont la maîtresse fait un long voyage, et qui se désole de ne pas recevoir de lettres. Il se désole chaque jour un peu plus, puis il constate, au retour de la dame, qu'il ne l'aime plus. Beaucoup de désolation pour rien. (*Ainsi donc, Paule...*) Il faut se méfier des femmes. L'"étranger" aurait dû le savoir: lui qui, d'un seul regard, guérissait les enfants, faisait pousser le blé — un vrai thaumaturge, quoi — il a suffi qu'il rencontre une fille un peu trop jolie pour qu'il perde tous ses pouvoirs (*L'Etranger*). L'enfer, c'est les femmes. Autre chose, aussi. Enfin, tout. Même les bons sentiments. Il y avait cet ivrogne qui avait décidé de se désintoxiquer, parce que son sang "d'une composition exceptionnellement rare" pourrait sauver des vies humaines (*La Soif*). Héroïquement, il y réussit. Puis il attend. Cinq, six, sept mois. Pas d'appel. Un soir, n'y tenant plus, il s'offre une cuite terrible. Comme de juste, c'est à ce moment précis qu'on aura besoin de son sang "d'une composition exceptionnelle". Il s'est suicidé. Vous n'en auriez pas fait autant, vous? Non, vraiment, ça ne tourne pas rond. Celui-ci, que sa femme accueille chaleureusement après un voyage d'affaires, est pris d'une jalousie sans objet (*Le doute*); celui-là, qui aimait son épouse à la folie, est effectivement devenu fou en la perdant (*Noël oblique*). Quant au policier sadique et respecté (*Joseph-Armand Massu, détective*), on imagine un peu ce qui l'attend à son lit de mort...

Evidemment, je caricature; les nouvelles d'André Giroux sont autre chose que ces résumés un peu bêtes. Mais elles révèlent un parti pris de pessimisme, qui est justement ce qui les empêche d'atteindre au tragique. En exergue à son livre, Giroux a inscrit quelques phrases de Bernanos, dont celle-ci: "Ni l'effusion de la charité, ni l'intuition d'un cœur fraternel ne saurait découvrir la part en chacun de nous secrète et réservée où le Mal pousse et nourrit sa racine." Mais il y a toute la distance du monde entre ce Mal profond et les mauvaises coïncidences dont l'auteur de *Malgré tout, la joie* fait sa pâture. Giroux n'impose la présence, ou le soupçon du Mal, parce qu'il ne dote pas ses personnages d'une présence spirituelle, d'une conscience; ils ont, tout au plus, des réflexes *moraux*. Ils vont, viennent, se soumettent docilement à la comédie cruelle que leur fait jouer l'auteur, et ne laissent en nous que le souvenir de certains comportements, ou de certaines

obsessions. Tout cela est assez habilement mis en scène, d'ailleurs; les coups de théâtre sont judicieusement préparés, et la langue est bien maîtrisée. On ne s'ennuie guère. J'oserai même dire que *Malgré tout, la joie*, est un livre divertissant, comme certains recueils d'histoires macabres. Giroux a la dent dure, et certains morceaux de caricature, comme les réflexions des passants dans *Dernières Volontés* et la conversation admirablement bête des policiers dans *Joseph-Armand Massu, détective*, sont de la meilleure venue. Je préfère, pour le moment, ce Giroux caricaturiste, qui déchire à belles dents la bêtise humaine, à celui qui s'efforce à un pathétique trop calculé. Mais je pense, aussi, au livre nécessaire que Giroux nous donnera, si la colère, l'indignation, et aussi la profonde pitié, qui sourdent à quelques pages de *Malgré tout, la joie*, viennent à se trouver des objets littéraires dignes d'elles.

Gilles MARCOTTE

—◆—

Geôles, poèmes de MICHELE LALONDE. Montréal, Editions d'Orphée, 1959.
Songe de la fiancée détruite, poème dramatique de MICHELE LALONDE,
 Montréal, Editions d'Orphée, 1959.

Ce qui frappe en ouvrant au hasard des pages l'un ou l'autre livre de Michèle Lalonde — édités dans une remarquable présentation typographique — c'est la plénitude de certaines images et la richesse de leur clavier: vastes ou elliptiques, abstraites ou sensuelles, isolées ou liées par une chaîne d'analogies, elles suffisent à révéler (dès le premier coup d'oeil panoramique par lequel l'amateur de poésie prend possession d'un paysage nouveau) la richesse de ce tempérament de poète, dont le lexique est la nature entière, et dont le langage, dans sa logique profonde, fait surgir ici et là, comme miraculeusement, le pur nouveau:

*ô tièdeur initiale des jours
 quand l'ocre et le froment
 partageaient une même allégresse
 au seuil de nos lèvres*

...

*mais voici ma main
 posée sur la braise
 en guise de lanterne*

...

*ils s'interposent entre les astres
 vainement*

...

*le geste pernicieux et minéral de l'eau
 achève sur moi sa fidèle usure*

...

*gutteuse sous le grillage inégal
 de mes cils*

...

*"Le cri des alouettes bien logé
 dans l'arcade sourcillière, bien
 planté dans la fosse de nos
 yeux perdus, la musique des*